

Les pèlerins normands en Palestine

Titel:
(Aufsatz)Band Heft
17Jahr
1896

251-286

Seiten:

Titel (Monographie/ Zeitschrift)

Lieferform:
Kopie, Fax, elektronischBulletin de la Société des antiquaires de Normandie. -
Caen usw.,Lieferung erwünscht bis:
22-07-97Bemerkungen: Kopie bis max. DM 5,-
Nur bis 01.07.97 benötigtvaient pris place
; un public nom-

osé:

comte de Marsy,
se d'Archéologie,

mée, par M. Eu-

ide, par M. Jules
té;

isé de Rots, par

sit en vers d'une
VIII^e siècle, parlans l'ordre porté
ement accueillies

DISCOURS DE M. LE COMTE DE MARSY

MESDAMES,
MESSIEURS,

Ce n'est pas sans un profond étonnement que je me suis vu appelé à occuper aujourd'hui ce fauteuil et, lorsque je parcours la liste des savants illustres, des prélats éminents, des magistrats érudits et des administrateurs distingués qui, depuis près de trois quarts de siècle, ont été élus directeurs de la Société des Antiquaires de Normandie et dont mon vénéré prédécesseur M. le sénateur de La Sicotière vous a retracé l'an dernier la longue succession, je suis tenté de me demander quels motifs ont pu vous porter à me choisir, moi, étranger à votre province et dont les travaux n'ont ni l'importance ni le retentissement de ceux de mes confrères. Aussi n'ai-je pu voir dans cette nomination une distinction personnelle, mais un témoignage de délicate et affectueuse confraternité donné au continuateur de l'œuvre d'Arcisse de Caumont, le fondateur de votre Société avec l'abbé de La Rue, H. de Magneville, Auguste Le Prévost et d'autres

savants, dont vos annales conservent glorieusement les noms.

J'ai considéré qu'en cette circonstance, c'était au directeur de la Société française d'Archéologie, la sœur cadette de la Société des Antiquaires de Normandie, que s'adressaient ces suffrages dont je vous suis profondément reconnaissant, et je garderai toujours, soyez-en convaincus, un précieux souvenir de l'honneur exceptionnel que vous m'avez fait.

Mais une préoccupation m'est venue aussitôt, celle de chercher le sujet dont je pourrais vous entretenir, sujet tenant à l'histoire de Normandie et rentrant en même temps dans le cadre de mes études habituelles. Mon embarras n'a pas laissé que d'être grand, car les nombreux érudits de votre province ont, depuis longtemps, épuisé en quelque sorte toutes les questions offrant un sérieux intérêt.

J'ai pensé que si Estancelin, MM. Gabriel Gravier, Bréard et plusieurs autres avaient parlé des navigateurs normands qui eurent leur glorieuse part dans les expéditions qui amenèrent dans le cours du moyen âge la découverte de terres nouvelles, on n'avait pas encore rappelé le souvenir de voyageurs plus modestes que la piété et non l'ambi-

tion avait portés en Palestine, pour aller déposer l'hommage de leurs pieux sentiments au tombeau du Christ et aux autres sanctuaires de Jérusalem et des villes voisines.

Mais le nombre est grand des pèlerins qui, depuis le quatrième siècle, ont franchi les mers et couru souvent de sérieux dangers pour entreprendre ces voyages.

Avant les Croisades, on trouve déjà parmi eux les noms de quelques-uns de vos compatriotes.

Au milieu du onzième siècle, c'est Robert, duc de Normandie, qui entreprend avec Dreux, comte de Vexin, un pèlerinage dans lequel ces deux princes moururent. Quelques années après, ce sont saint Thierry, abbé de Saint-Évroult, et Raoul, abbé du Mont-Saint-Michel, qui eux aussi succombent dans le cours de leur voyage. Enfin, à la veille du grand mouvement suscité par Pierre l'Hermitte et dont la ville de Clermont s'apprête à célébrer le neuf centième anniversaire, nous pouvons encore compter parmi les pèlerins normands Nicolas, abbé de Saint-Ouen, dont Orderic Vital nous a rappelé le souvenir.

A l'époque des Croisades, de la fin du onzième siècle jusqu'à la perte du royaume de Jérusalem, les pèlerins se confondent avec les croisés, et ceux qui quittent leur foyer pour suivre leurs souverains ou leurs seigneurs prennent en main la lance et l'épée en même temps qu'ils attachent la croix sur leurs vêtements.

Parler d'eux serait une vaste tâche, car très nombreux sont les croisés normands que nous font connaître non seulement les historiens qui ont retracé les *Gesta Dei per Francos*, mais les chartes dans lesquelles, avant leur départ, les *Crucesignati* faisaient de larges aumônes aux établissements religieux de leur province ou disposaient de leurs biens, sentant combien grand serait le nombre de ceux qui ne reverraient pas la terre de France, les uns succombant glorieusement dans des combats contre les Sarrasins, les autres mourant obscurément dans le cours du voyage ou dans les plaines de la Palestine, martyrs inconnus, victimes des maladies et des privations.

Vous me permettrez de ne pas aborder cette époque et de rappeler seulement le souvenir de Guillaume Acarin, qui, à la suite de son voyage en 1219, avait fait élever près du château de Caen une église, à laquelle il avait, dit-on, donné la forme du Saint-Sépulcre, en souvenir de son pèlerinage.

Nombreux sont les monuments qui, dans notre pays, ont eu cette prétention, églises rondes ou polygonales, qui le plus souvent ne rappellent que de très loin les principaux monuments de Jérusalem, le Saint-Sépulcre ou le temple de Salomon (1).

(1) Voir l'article que nous avons publié dans la *Revue de l'Art chrétien* (1869, p. 192), *Quelques monuments élevés en l'honneur du Saint-Sépulcre de N. S. Jésus-Christ*, et dans

La collégiale du Sépulcre de Caen fut détruite en 1562 par les ordres du duc de Bouillon, sous le prétexte qu'elle gênait la défense. Par un sentiment qui l'honore, M. de Bras, votre vieil historien, voulut en conserver le souvenir et en fit exécuter « un pourtrait que l'ay, dit-il, intention de faire tailler en pierre pour le poser au cymetière dudict Sépulcre, afin que nos enfants, nepveux et successeurs le puissent veoir et regretter la structure (1) ». Mais le projet conçu par l'auteur des *Antiquités de Caen* ne fut pas réalisé, et le monument élevé par Guillaume Acarin ne nous est plus rappelé que par un dessin de la collection de notre confrère M. de Formigny de La Londe.

Arrivons maintenant aux pèlerins qui, après les Croisades, reprirent dans un esprit de dévotion, et non plus de conquête, le chemin de la Terre-Sainte.

Dans la première moitié du quatorzième siècle, ils sont en petit nombre. Le souvenir des combats sanglants soutenus par leurs pères était encore trop

le même recueil, *Une église poitevine du Saint-Sépulcre en l'an 1120*, par Dom Chamard (1869, p. 279), et *Les temples et églises circulaires d'Angleterre, précédé d'un essai sur l'histoire de ces monuments et suivi de quelques églises du Saint-Sépulcre*, par Charles Lucas (1870-71). Voir aussi les ouvrages de M. le marquis de Vogué, notamment *Les églises de la Terre-Sainte et le temple de Jérusalem*.

(1) Charles de Bourgueville, sieur de Bras, *Les Recherches de la Ville et Université de Caen*. Caen, 1833, nouv. édit., p. 266. — Voir Eug. de Beaurepaire, *Caen illustré*, p. 281.

récent, et si quelques projets furent formés pour reconquérir les lieux saints et s'opposer aux invasions musulmanes qui, trois siècles après, devaient seulement s'arrêter aux portes de Vienne, aucune de ces tentatives ne fut couronnée d'un succès même relatif. Peu à peu, la domination franque cessa en Orient, les Lusignans perdirent le royaume de Chypre et les chevaliers de Saint-Jean durent enfin abandonner Rhodes pour se réfugier dans l'île de Malte.

Au moment où nous voyons, de 1350 à 1450, se dessiner en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Italie, un nouveau mouvement de pèlerinages, la France, absorbée par cette longue lutte qui a pris le nom de guerre de Cent-Ans, y resta presque complètement étrangère, et il en fut de même de l'Angleterre.

Mais, lorsque la bannière de Jeanne d'Arc et l'épée de ses compagnons eurent réussi à rendre à notre pays l'intégrité de son territoire, les esprits, rassérénés au point de vue politique, se reprirent à des sentiments de foi et les pèlerinages redevinrent fréquents. Les Normands y eurent leur place comme au temps des Croisades et plusieurs d'entre eux nous ont laissé des récits de leur voyage; c'est dans ces recueils que nous puiserons, afin d'exposer ce que furent pendant cette période les pèlerinages.

Bien que j'aie restreint mes recherches aux voyageurs de la fin du quinzième siècle, du seizième et du commencement du dix-septième siècle, je ne puis, on le comprendra facilement, parler de tous et il me faut faire un choix (1).

Beaucoup d'entre eux sont presque des inconnus, religieux appartenant à des couvents normands, gentilshommes campagnards ou bourgeois de vos grandes villes. Leurs noms manquent dans vos biographies et leurs familles éteintes ne sont plus mentionnées dans les ouvrages nobiliaires. De plus, leurs récits sont ordinairement inspirés par ces guides des *Chemins de Terre Sainte* (2), qui tenaient lieu des Joanne, des Murray et des Bædeker de nos jours, et se répètent le plus

(1) On trouvera l'indication complète et généralement fort exacte de tous les pèlerinages et voyages en Terre-Sainte, ainsi que des ouvrages scientifiques concernant la Palestine, imprimés ou manuscrits dans le livre du Dr Reinhold Rörich, *Bibliotheca Geographica Palestine*. Berlin, Reuther, 1890, in-8°. C'est à cette excellente bibliographie que nous renverrons pour la désignation et la description d'un certain nombre de livres que nous aurons à citer dans le cours de ce discours, afin d'en rendre les notes moins nombreuses.

(2) Les textes les plus anciens de ce document, remontant au milieu du XIII^e siècle, ont été donnés dans les *Itinéraires à Jérusalem*, publiés par H. Michelant et G. Raynaud pour la Société de l'Orient latin (Genève, 1883, in-8°, p. 177 et suiv.).

souvent; il en est, du reste, de même aujourd'hui des récits qui se publient chaque année et qui ont pour base le guide du Frère Liévin, l'ouvrage plus volumineux de Mgr Mislin et quelques autres publications devenues en quelque sorte classiques.

De faits personnels, il y en a peu; le pèlerin raconte ses ennuis avec le maître de la galère et avec quelque Turc, la rencontre qu'il a faite d'un personnage souvent aussi peu connu que lui, et ses maladies; il nous redit des chapitres de l'Écriture ou de la Vie des saints, nous donne des descriptions de villes, alors même que la quarantaine ne lui a pas donné la faculté d'y descendre et, parfois, lorsqu'au lieu d'un guide, c'est le récit d'un voyageur précédent qui lui a servi de manuel, il en confond les dates qu'il finit par prendre pour celles de son propre voyage. Tous heureusement, nous le verrons, n'agissaient pas ainsi, et le récit d'Arfagart de Courteilles a, par exemple, un cachet tout personnel.

..

Le premier des pèlerins dont je voudrais vous parler est frère Nicole Le Huen, « humble professeur en sainte théologie, religieux à la Mère de Dieu Nostre Dame des Carmes du couvent de Ponteau de Mer, et de la feu reine Charlotte (1), que

(1) Charlotte de Savoie, femme de Louis XI, mort en 1483. Le Huc ajoute, dans sa dédicace, que c'est « partie esmeu

Dieu absolve, confesseur et dévot chappelain », qui entreprit son pèlerinage en 1487 et le publia dès son retour en un volume imprimé à Lyon en 1488, chez Michelet Topie, de Piémont, et Jacquel Heremberel, d'Allemagne (1).



LES SARRASINS A JÉRUSALEM, 1483.

(D'après Érad Rervich, d'Utrecht.)

La rareté seule ne rend pas ce volume précieux : il est illustré de belles planches, les unes représentant un certain nombre de villes d'Orient, gra-

par noble dame ma dame de Segré, Marguerite de Corandon », qu'il a écrit ce livre.

(1) Il en existe un exemplaire à la Bibliothèque de Caen.

vées sur cuivre, dans de grandes dimensions, les autres, exécutées sur bois, et nous donnant des représentations des types locaux, groupes des plus vivants et dont il convient de rappeler l'auteur, un peintre d'Utrecht, Erhardt Rervich ou Reuvich.

Certes, le spirituel graveur lorrain Jacques Callot, qui devait prêter son burin pour illustrer l'ouvrage du père Bernardino Amico di Gallipoli (1), n'aurait pas désavoué les juifs et les arabes de son devancier.

Mais nous ne devons pas le dissimuler, les planches qui accompagnent le voyage de Nicole Le Huen ne furent pas faites pour lui. Elles étaient destinées à illustrer la relation que rédigeait « Révérend père en Dieu, Bernard de Breydenbach, pour lors chambrier et de présent doyen de l'église métropolitaine de Mayence », relation du pèlerinage qu'il avait fait en 1483, rédigée en latin, qui eut de nombreuses éditions et dont Le Huen nous confie qu'il ne fut en quelque sorte que le traducteur, Breydenbach étant « de ce présent livre acteur premier et facteur principal (2) ».

(1) *Trattato delle piante et immagini de sacri edifi di Terra Santa*, Firenze, 1620, in-8°. Les planches gravées par Callot ne se trouvent pas dans les éditions antérieures.

(2) Voir sur les éditions de Breydenbach R. Röbricht, *op. cit.*, n° 402.

Le Huen, par une de ces erreurs que nous avons eu souvent l'occasion de signaler, finit dans son ouvrage par se considérer comme le compagnon de route au Sinai de Breydenbach, dont le voyage est antérieur de quatre ans au sien et dont le récit était imprimé avant son départ.

Du reste, dans le cours de trois ou quatre ans, de 1486 à 1490, nous voyons partir pour la Terre-Sainte de nombreux pèlerins, comme le dit Le Huen, « grande multitude de nobles personnages, seigneurs d'église, entre les autres Mgr l'évesque



LE JUIF DE JÉRUSALEM, 1483.

(D'après Ézard Rervich, d'Utrecht.)

de Cambrai, plusieurs chanoines de plusieurs royaumes, comme de France, Anvers, d'Angleterre, d'Espagne, d'Allemagne et Bourgogne ». Plusieurs d'entre eux, notamment Guillaume Len-

gherand, maieur de Mons en Hainaut (1), et Jehan de Cucharmoy (2), nous ont laissé des récits de leurs voyages, presque tous inspirés ou copiés de l'ouvrage de Sébastien Mamerot, de Soissons, publié peu d'années auparavant.

Si Nicole Le Huen dédie son livre « à très haute et très chrestienne et très redoutée princesse la reine de France Marguerite (3) », toutefois il croit nécessaire de le placer sous un plus haut patronage et invoque en commençant « Notre Seigneur Jésus-Christ, sa très glorieuse vierge mère Notre-Dame et maîtresse de sa religion du Mont du Carme, les dix mille martyres, onze mille vierges et toute la court céleste », après quoi il nous fait le récit de son départ, ajoutant qu'il fut conduit jusqu'à Chartres, où il devait trouver son compagnon de voyage, Monseigneur de La Mourinière, chevalier, par le prieur de son couvent, frère Joffroy Le

(1) Publié à Mons, en 1861, par le marquis de Godefroy-Ménilglaise, pour la Société des Bibliophiles belges.

(2) J'ai publié, en 1890, pour la Société de l'Histoire de l'Orient latin, la reproduction en fac-simile du voyage de Jean de Cucharmoy, d'après l'édition d'Arnollet de 1530, avec une introduction (*Genève, Fick*, in-folio, 1889, tiré à 90 ex., dont 50 sur peau de vélin).

Un parent de ce voyageur, Henri de Cucharmoy, fut le compagnon de Le Huen dans son pèlerinage.

(3) Notre confrère M. Gaston Le Hardy, qui s'est occupé de Nicole Le Huen, m'a fait remarquer avec raison qu'il n'existait alors aucune reine de France de ce nom.

Reclus, « associé de grande compagnie de frères dudit couvent », et qu'ils mirent trois jours à arriver à Chartres où « en larmes et pleurs fut leur département ».

Nos voyageurs recrutèrent en route un certain nombre de compagnons et arrivèrent pour s'embarquer à Venise, après avoir traversé les Alpes, la Savoie et le Milanais.

Deux voies s'ouvraient alors, en effet, pour aller en Palestine : l'une presque directe par la Méditerranée, en allant de Marseille ou des autres ports de Provence à Jaffa ou à Alexandrie ; l'autre par terre, à travers l'Italie, pour s'embarquer à Venise, et suivre les côtes de l'Adriatique, de la Grèce, de l'Asie mineure et de la Syrie.

Si la première pouvait sembler plus rapide et moins coûteuse, elle présentait un danger qui la faisait presque toujours délaissier : c'était la crainte de tomber entre les mains des corsaires barbaresques qui, sortant des ports de Fez et d'Alger, de Tunis et de Tripoli, écumaient la mer et ramenaient comme esclaves les malheureux passagers, qui n'avaient alors d'autre ressource que de faire appel à la bourse de leur famille ou au dévouement des pères de la Merci, qui, grâce aux aumônes qu'ils recueillaient, rachetaient un certain nombre de ces prisonniers et les ramenaient dans leur pays. Tel fut le sort auquel restèrent exposés, jusqu'au commencement de ce siècle, les voyageurs trop aven-

tureux qui s'éloignaient des côtes. Regnard et ses compagnons en furent un exemple, et le poète, dans sa nouvelle de *la Provençale*, nous a tracé un piquant tableau de la vie que l'on menait chez les Barbaresques (1).

La voie de Venise, quoique plus longue, était donc plus sûre et d'autant plus que les Vénitiens, auxquels on n'a jamais cessé d'en faire un reproche, animés de cet esprit commercial qui fut la grande force de leur république et faisant bon marché de leurs croyances religieuses, entretenirent toujours des relations suivies avec les infidèles, ainsi que l'on montre les beaux travaux de Taffel et Thomas, du comte de Mas-Latrie, et surtout ceux de Heyd (2).

Chaque année, une galère au moins partait de Venise conduisant des pèlerins, que le patron accompagnait à Jérusalem et qu'il se chargeait de ramener.

Ce patron de la galère traitait avec quelque capitaine des Turcs qui conduisait les voyageurs, le bâton à la main et sans leur ménager les mauvais traitements, comme nous le montrent les gravures qui ornent le titre de plusieurs voyages, et notamment de celui de Seydlitz (1580).

(1) Voir l'introduction placée en tête de notre édition du *Voyage de Regnard* (Paris, Lemerre, 1874, in-8°).

(2) *Histoire du Commerce du Levant*, Leipzig, 1885-1886, 2 vol. in-4° (traduction de M. Furcy Raynaud).

C'est de cette manière que furent conduits Nicole Le Huen et ses compagnons, qui, de plus, complé-



LES PÈLERINS CONDUITS PAR LE CAPITAINE DES TURCS SUR LA ROUTE DE JAFFA A JÉRUSALEM (1580).

tèrent leur voyage par le pèlerinage du Mont-Sinaï pour y vénérer le tombeau de sainte Catherine.

En 1507, ce n'est plus un seul religieux, mais un groupe assez nombreux de pèlerins normands que

nous voyons partir de Rouen ; il se compose de Pierre Mésenge, chanoine de Rouen, Jehan Masselin, Jacques de La Chesnaye, Jean Chauvin, natif de Vire, tous prêtres de Rouen, Nicolas Masselin, Jean Boymaire, Jehan Volland, Roger Guenet et Guillaume de La Haye, marchands de la même ville, auxquels se joignent Charles de La Rivière, chanoine de Lisieux, et Jacques Parent, aussi prêtre (1).

Commencé le 8 avril, après Pâques, le voyage de ces pèlerins normands se prolongea jusqu'à la fin de l'année, mais le récit n'en offre que peu d'intérêt. En arrivant à Lyon, ils sont effrayés des gens de guerre et des aventuriers qui suivent l'armée du roi se rendant à Gènes, et qui détroussent les marchands et les autres voyageurs qui se trouvent sur leur chemin ; cependant, ils passent outre,

(1) Il existe de ce voyage plusieurs relations manuscrites ; l'une, de la main de Charles de La Rivière, est conservée à la Bibliothèque de Rouen (n° 1118, Cat. Omont) ; une seconde, à la même bibliothèque (n° 1119), est une copie faite en 1545 par Jehan Berthelin, alors âgé de 13 à 14 ans, qui a transcrit à la suite des éphémérides rouennaises. — La collection L'Escalopier, à la bibliothèque d'Amiens, en renferme une autre. Une certaine confusion s'est établie entre ces manuscrits attribués tantôt à La Rivière, tantôt à Mésenge, et, d'après R. Röhricht, on serait tenté de croire qu'il s'agit de deux voyages différents, tandis qu'il n'y en a qu'un réunissant les pèlerins dont nous avons cité les noms (V. R. Röhricht, *op. cit.*, n° 583-584).

traversent les Alpes, vont à Turin, à Pavie et à Venise. Là, se renouvellent les discussions pour le choix de la galère et, après un examen fait par les délégués des diverses nations, Français, Hongres et Allemands, ils se décident à partir après avoir passé un contrat transcrit dans le récit, ainsi que beaucoup d'autres pièces que nous trouvons également dans divers recueils de voyage, prières des pèlerins, sermons, etc. Il n'y a que peu d'incidents, sauf une querelle avec le patron, qui refuse de les conduire au Jourdain ; les pèlerins le font traduire devant le seigneur de Jérusalem, qui leur donne gain de cause et oblige le patron à exécuter les clauses du contrat.

Deux pèlerins meurent en route, Jehan Chauvin, qui succomba à la fièvre à Ramleh et dont le corps fut rapporté à Jérusalem dans le cimetière du couvent au mont de Sion, et Roger Quenet, atteint aussi de la fièvre en Chypre, qui mourut en mer et dont le corps, « mis dans un sac avec de grosses pierres, y fut jeté après les prières dites ».

Les pèlerins avaient laissé à Pavie leurs chevaux, qu'ils allèrent y rechercher au mois de novembre après leur débarquement à Venise. « Et de là, à l'aide de Dieu, nous en retournâmes en France, chacun en sa maison ; et fusmes de retour en ceste ville de Rouen le xx^e jour de décembre en l'an susdit (1507) ».

Le nombre des pèlerins normands semble, du

reste, avoir été assez considérable à cette époque, car, vers 1504, Michel Anger et Jehan Macé avaient publié un petit livret de 16 folios, intitulé « Peregrinatio totius terre sancte », commençant par l'ordre de la procession dans l'église du Saint-Sépulcre, et le mettaient en vente simultanément dans leurs boutiques de Rouen, de Caen et de Rennes (1).

Les biographies et les bibliographies signalent généralement comme l'œuvre d'un cordelier du couvent de Bernay, né dans cette ville et mort vers 1540, Bonaventure Brochard, le récit du pèlerinage que celui-ci fit en 1533 avec un gentilhomme normand, Greffin Arfagart, seigneur de Courteilles au Perche (2). En demandant ce volume à la Bibliothèque Nationale, où il est conservé en manuscrit, nous n'avons pas eu de peine à constater que seule l'indication du dernier catalogue était exacte et que ce manuscrit, entièrement autographe, était la rédaction originale de Courteilles, qui ne se fait pas faute, il est vrai, de citer son compagnon et d'indiquer les renseignements qu'il en a reçus. Ce récit a un cachet particulier, et le brave gentilhomme

(1) B. N. de Paris, rés. O^s F. 27.

(2) Canton de Putanges (Orne).

sait donner à ses anecdotes une couleur toute spéciale. Cependant, seul le nom de Bonaventure Brochard est connu, et il l'est même de telle sorte que, près d'un siècle plus tard, par une singulière méprise, Philippe Bosquier a confondu le cordelier Bonaventure Brochard avec le dominicain allemand Burchard de Mont-Sion, lequel vivait au treizième siècle, et a attribué à Bonaventure la *Descriptio Terræ Sanctæ*, qu'il publiait à Cologne en 1624 (1).

Nos pèlerins commencent d'abord par aller à Chartres rejoindre un troisième compagnon, le seigneur de La Rivière, et, comme ils voulaient faire non seulement le voyage de Jérusalem, mais celui du Sinaï, ils se vêtirent en façon d'hermite, pour plus simplement et religieusement faire le voyage, car « ceux qui se démontrent estre plus riches que les autres sont au plus grand péril et sont plus molestés et des Chrétiens sur la mer et des Turcs dans leur pays ».

Comme les pèlerins précédents, Courteilles et ses compagnons passent par Lyon, Aiguebelle, Chambéry, puis s'en vont à Rome prendre la bénédiction du Saint-Père, et sans doute lui demander l'autorisation de converser avec les infidèles, autorisation sans laquelle on était frappé d'excommunication; il fallait aussi se munir d'un passeport de son souverain. Enfin, ils arrivèrent à Venise, mais

(1) Voir R. Röhrich, *op. cit.*, n^o 654.

les pèlerins riches étaient peu nombreux ; les Vénitiens qui avaient eu des galères prises par les Barbaresques se montraient exigeants ; on ne put s'entendre et chacun s'en alla de son côté, de sorte que, cette année, il n'y eut pas de galère des pèlerins.

« Autrefois, écrit Courteilles, il y souloit aller grant multitude de personnages d'état, comme évêques, abbés, ducs, contes, barons et autres personnes d'étoffe, lesquels défrayoient le navire et par ainsi les petits passaient à meilleur marché et plus facilement. Mais, depuis que ce méchant paillard Luther a regné avec des complices et aussi Érasme, lequel, en ses Colloques et Enchiridion, a blâmé les voyages, plusieurs chrétiens s'en sont retirés et refroidis et principalement les Flamans et Alemans qui souloient estre les plus dévots à voyager que tous les autres. Mais pour le présent, il n'y va plus que pauvres gens et pas en nombre ».

Après avoir continué ses réflexions sur ce sujet, Courteilles nous raconte qu'il s'en alla à Alexandrie sur un navire de Marseille, avec La Rivière et un honnête gentilhomme de Picardie, M. de Mardiguogues, et, pendant ce temps, le frère Bonaventure se rendit directement à Jérusalem, où nous le retrouverons.

Avant de s'embarquer, l'auteur énumère les précautions à prendre et les provisions à emporter ; il faut avoir *bonne intention*, c'est-à-dire ne voyager

ni par curiosité, ni par dépit, ni par profit temporel, comme le font certains Allemands ; *bon cœur*, bon propos avant de partir de souffrir virilement toutes les peines, froidures, chaleurs, faim, soif et autres misères (dans ce nombre, il faut sans doute compter les puces, qui semblaient fort intéresser Nicole Le Huen qui donnait une recette pour s'en garantir) ; *bonne bouche*, c'est-à-dire être discret, aussi bien avec les uns qu'avec les autres, ne pas se vanter de l'argent que l'on a, etc., et enfin *bonne bourse*. De plus, il faut un petit mobilier, un grabat, une natte, deux petits barils pour mettre de l'eau de Saint-Nicolas (1) et du vin de Padoue, de la chair salée, comme jambons et langues de bœuf, du fromage, du beurre, du pain, du biscuit, des figues, des raisins, des amandes, du sucre et, par dessus tout, un petit flacon de sirop de conserve de roses et autres choses pour se remettre l'estomac. On voit que notre bon normand tenait à ne pas mourir en route (2).

(1) Beaucoup de pèlerins prenaient soin d'aller d'abord à Bari, en Pouille, vénérer les reliques de saint Nicolas, et si cet usage s'est généralement perdu chez les catholiques, il s'est conservé parmi les orthodoxes. Nous avons rencontré, sur le bateau qui nous menait en 1873 de Brindisi en Égypte, une vieille russe, femme du peuple, qui, avant d'aller à Jérusalem, avait pris soin de faire le pèlerinage de Saint-Nicolas de Bari.

(2) La vie, au moyen âge, laissait beaucoup à désirer à bord

Après avoir visité le Caire, Courteilles et La Rivière renoncent à aller d'abord au Sinaï et se dirigent sur Jérusalem, où ils descendent au Mont de Sion et commencent leurs visites avec frère Bonaventure Brochard, qu'ils ont retrouvé et qui leur donne des éclaircissements : « Sans lui je n'aurais pu entendre tous les mystères, mais il avait toujours sa bible », et, là-dessus, il conseille « aux gentilshommes et gens d'état » de se tenir au courant de la Sainte-Écriture.

Après la visite de la ville, nos pèlerins vont aux environs et notamment à la Mer Morte, et comme le gouverneur leur demandait trop cher pour un sauf-conduit, ils s'arrangent avec deux capitaines de larrons. — On n'agissait pas encore autrement il y a quelques années.

A la Mer Morte, Courteilles a cherché en vain à voir la statue de sel de la femme de Loth, mais n'a pu y réussir, et cependant « aucuns disent l'avoir vue, comme Messire Barthélemy de Salignard en son itinéraire..... laquelle chose est difficile à croire ».

des navires, et si les passagers et les matelots ne mouraient pas de faim, ils étaient contraints de se nourrir de poisson fumé, de biscuit plus ou moins gâté et d'eau saumâtre; le feu y était rarement allumé, pour ne pas attirer l'attention des corsaires. Notre ami Émile Travers a donné à cet égard de curieux détails dans ses études sur la vie à bord des caravelles à l'époque de la découverte de l'Amérique.

Dans ce voyage, Courteilles avait rencontré sur sa route et suivi pendant plusieurs jours « une grande dame turquesse », qui voyageait avec un nombreux équipage et avait pour dame d'honneur une chrétienne qui fit de grandes amabilités à notre pèlerin et lui rendit de sérieux services dans ses différends avec les Arabes des bords du Jourdain. Seulement il n'entendait guère son langage, car elle se bornait à lui répéter : « My Christiane, Ave Maria, Pater Noster ».

On faisait, du reste, parfois de singulières rencontres. Aucun n'y vit le Juif-Errant, et c'est tout naturel, car on sait qu'il lui était interdit de revenir en Palestine; mais des pèlerins attestèrent, en 1587 et 1601, avoir été conduits sous la maison de Pilate, dans un cachot auquel on descendait par quarante-trois degrés et où Malchus faisait pénitence en se frappant la poitrine pour avoir donné un soufflet à Notre Seigneur !

C'est le 1^{er} février 1534 que, de Jérusalem, Courteilles, le frère Bonaventure et deux prêtres d'Auvergne partent pour le Mont Sinaï. Mais, avant son départ, le père gardien des Cordeliers de Jérusalem donna au gentilhomme normand l'habit de Saint-François pour passer plus facilement et plus sûrement. Il le conserva tout le temps de son voyage, ce qui lui attira quelques aventures assez piquantes.

Au Sinaï, on lui donne comme guide un frère du

monastère qui parlait un peu français, étant venu en France demander l'aumône aux princes pour les Saints-Lieux; mais, comme il n'avait pu rien avoir, était « malcontent des Français ».

Après avoir visité le tombeau de sainte Catherine, Courteilles résolut de faire suivre cette consolation spirituelle d'une temporelle. « Nous avions tout ce qu'il faisoit besoin avoir pour faire un bon banquet, excepté le boire et le manger, de quoi nous étions mal garnis; d'appétit nous en avions assez, beau et bon air, du pain assez et bien dur, quelques oignons et des olives sèches. Du vin, nous n'en demandions pas, mais de l'eau, la neige y pourvut et ainsi s'acheva le banquet ».

Revenu à Jérusalem, Courteilles circule dans tout le pays, toujours sous l'habit de Saint-François.

A Damas, il tombe malade; un médecin juif le soigne et ne lui demande pour salaire que sa bénédiction. Il lui avoue qu'il n'est pas religieux et le juif lui dit qu'à cela ne tienne, qu'il la lui donne toujours. Plus loin, ce sont de jeunes gentilshommes du Maine, Adamar Le Roy, fils de M. de La Vivolière, le seigneur de La Harderie et un troisième nommé Doyllet (1), voisins de chez lui, qui lui demandent s'il n'a pas rencontré un certain Courteilles, parti depuis deux ans et dont on est sans nouvelles.

(1) Doyllet mourut en revenant, en vue de l'île de Chypre.

« Je ne voulus point pour l'heure me faire connoître, mais après avoir donné ordre de les faire conduire par la Galilée jusqu'à Jérusalem et, afin que le gardien du Mont de Sion ne fit difficulté de les faire chevaliers, pour ce qu'ils étoient en habit assez vil et dissimulé et n'avoient aucun qui peut certifier d'eux, nous leur donnâmes lettres certifiant qu'ils étoient nobles et de bonne lignée ».

Ce fut seulement à Tripoli, où ils vinrent le rejoindre, que notre pseudo-franciscain, les accueillant « à grand'joie et consolation », leur manifesta son nom et comme il était Courteilles, leur voisin.

Ainsi que l'indique le titre de son voyage, suivant l'usage général chez les gentilshommes de cette époque, Courteilles s'était fait aussi armer à Jérusalem par le père Gardien, afin de pouvoir porter le titre de chevalier du Saint-Sépulcre, de se décorer de la croix et de placer dans ses armes un quartier de Jérusalem. Ceux qui allaient au Sinai y renouvelaient souvent cette formalité et ajoutaient alors à leur écusson la demi-roue de sainte Catherine.

Revenu par la voie de Venise, Courteilles, au bout de deux ans de voyage, commença, avant de rentrer dans sa maison, par aller s'acquitter à Sainte-Barbe-en-Auge (1) d'un vœu qu'il avait

(1) Sainte-Barbe-en-Auge, aujourd'hui commune d'Écajeul, canton de Mézidon (Calvados), ancien prieuré régulier de l'ordre de Saint-Augustin.

formé en mer, faisant appel à la vierge martyre qui, en souvenir de la fin terrible de son père Dioscore, était invoquée contre la mort subite.

L'auteur du livre intitulé : *Anciens Statuts de l'ordre du Saint-Sépulcre* (1776), a donné quelques renseignements sur le voyage d'Arfagart, qu'il qualifie de sieur de Courteilles en Normandie et de Courteilles au Maine (1).

« Il en existe, dit-il, d'après François Grudé, plusieurs copies dans des maisons du Maine, et l'original fut envoyé à M. Foucault, intendant de Caen ». C'est, à n'en pas douter, l'exemplaire actuel de la Bibliothèque Nationale (2). La fille unique de Courteilles épousa un Le Clerc de Juigné (3).

Guillaume Postel, l'un des savants les plus remarquables de son époque, né vers 1510 à Barenton,

(1) Ce sont, en effet, les titres indiqués sur le titre du ms. 5642 de la B. N.

(2) Fonds français, n° 5642. L'exemplaire en papier, qui, à cause de ses corrections et ratures, semble être l'original de la main de Courteilles, est recouvert d'une reliure en maroquin rouge aux armes de France.

(3) A tort il dit que Courteilles a été trois fois à la Terre-Sainte. C'est vrai, mais dans le même voyage. Dom Liron a donné de ce manuscrit des extraits dans ses *Singularités historiques*, t. III, p. 455.

dans la Manche, ainsi qu'il le dit sur le titre d'un de ses livres, est, au contraire des personnages que nous venons de citer, bien connu des érudits et la liste de ses œuvres est considérable. C'est en 1535, au moment où il se trouvait à Constantinople, avec le premier ambassadeur de France, La Forest, qu'il alla en Palestine. En 1540, il publia une description de la Syrie en latin, et en 1553, il donna en français la « Description et charte de la Terre Sainte qui est la propriété de Jésus Crist (1) ». Les nombreuses recherches que Postel fit sur les différentes religions finirent, comme on le sait, par lui troubler le cerveau, et il chercha en vain le moyen de les réunir en une seule, en même temps qu'il lisait dans le ciel, écrit en caractères hébraïques formés par des étoiles, tout le tableau de la Nature.

Trois gentilshommes normands firent, de 1630 à 1632, de concert avec un seigneur flamand, un voyage en Orient, dans lequel ils visitèrent la Turquie, une partie de la Perse, la Palestine et l'Égypte. Ce ne sont plus à vrai dire des pèlerins, bien qu'ils en remplissent encore les obligations en visitant les principaux sanctuaires, mais beaucoup

(1) Voir R. Röhricht, *op. cit.*, n° 656.

plutôt des jeunes gens riches et de bonne famille, qui, se trouvant à Constantinople, profitèrent des relations qu'ils avaient avec l'ambassadeur de France, Philippe de Harlay, comte de Cely, proche parent de l'archevêque de Rouen, pour obtenir un appui officiel afin de faire un voyage d'agrément, dont cependant les recherches scientifiques ne furent pas exclues. Ils se nommaient Gilles Fermanel, qui devint en 1637 conseiller clerk au Parlement de Normandie et mourut en 1672, Fauvel d'Oudeauville, appelé plus tard à occuper un siège de maître des comptes à la chambre de Rouen, mort en 1662, et Baudouin de Launay, tous trois rouennais (1). Leur compagnon était un Flamand, Vincent de Stochove, écuyer, seigneur de Sainte-Catherine, que ses concitoyens appelèrent à douze reprises à remplir les fonctions de bourgmestre de la ville de Bruges (2).

Le firman que leur accorda le Grand Turc « sultan

(1) Guilbert, dans ses *Mémoires biographiques et littéraires sur les hommes... de la Seine-Inférieure* (Rouen, 1812, 2 vol. in-8°), a consacré à Robert Fauvel, neveu de notre voyageur, une notice assez confuse, qui a été en grande partie reproduite par A. de Lacaze, dans la *Biographie générale* de Didot.

(2) Le baron Jules de Saint-Genois a consacré une notice étendue à ce personnage dans *Les voyageurs belges du XIII^e au XVII^e siècle*, Bruxelles, Jamar, in-12, t. II, p. 107-126. Stochove mourut en 1679.

Amurat, fils d'Achmet, toujours victorieux », les qualifiait de « gentilshommes français et domestiques — nous dirions aujourd'hui familiers — de l'ambassadeur du Padischa de France, résidant d'ordinaire à notre auguste porte », et leur permettait de visiter les villes de son empire et d'en étudier les fortifications, de porter le costume musulman et même de se coiffer d'un turban blanc, privilège ordinairement réservé aux ambassadeurs.

Nos voyageurs profitèrent largement de la permission et allèrent jusqu'aux portes de Bagdad, alors assiégée par le grand vizir et d'où ils voulaient passer en Perse ; mais le vizir leur refusa cette autorisation, dans la crainte qu'il n'y eût parmi eux quelque ingénieur capable de révéler au roi de Perse le plan de bataille et les forces de ses armées.

Obligés de rétrograder, ils revinrent en Syrie et, de leur séjour, nous ne relèverons que leur visite à Sayda, à l'émir des Druses, Ficardin, qui se disait issu de la race de Godefroy de Bouillon, et à ce titre, apparenté à la maison de Lorraine. Il entretenait une correspondance suivie avec le grand duc de Toscane et avait même passé plusieurs années à Florence.

Peu d'années après son retour, en 1643, Stochove publia à Bruxelles, en français, une relation de ce voyage qui eut un grand succès ; réimprimée trois fois, en moins de vingt ans, on en vendit quatre mille exemplaires, ce qui parut exciter la jalousie

de ses compagnons, qui se décidèrent à donner à leur tour, en 1664, un récit qui ne diffère pas sensiblement du premier, si ce n'est qu'il est peut-être plus détaillé, et les libraires rouennais qui se chargèrent de l'éditer — ce qu'ils firent rapidement, car il n'y a pas deux mois entre la date du privilège et l'achèvement du travail — crurent devoir le faire valoir au détriment de l'ouvrage de Stochove, en disant : « dans toutes lesquelles impressions il s'est glissé quantité de fautes, à cause que nostre langue françoise ne peut pas avoir sa pureté dans un pays étranger ».

« Ayant fait réflexion, ajoutent-ils, sur la distribution de quatre mil exemplaires que ces trois éditions ont pu produire en l'estat où elles estoient et que le royaume de France, ou au moins la province de Normandie et particulièrement la ville de Rouen, n'y ont eu aucune part, quoique de ces quatre illustres voyageurs, trois, savoir M. Fermanel, conseiller en cet auguste parlement, feu M. Fauvel, maistre des comptes, et M. Baudouin de Launay y ayent pris naissance, y aient vécu et y vivent encore en partie, il m'a semblé qu'il n'était pas raisonnable de priver plus longtemps notre province et en particulier la ville de Rouen d'une relation fidèle de ce voyage..... ». On annonçait en outre que la communication d'un manuscrit, tiré de l'original de feu Fauvel, avait permis d'y introduire plusieurs curiosités fort remarquables.

L'ouvrage ainsi présenté de nouveau au public normand n'eut pas, malgré la date déjà ancienne du voyage, moins de succès que celui de Stochove et, de 1664 à 1687, on en fit quatre éditions. Cela n'était pas encore suffisant et, en 1668, paraissait à Rouen un in-quarto de plus 800 pages renfermant des observations curieuses sur le voyage fait par MM. Fermanel, etc. C'était l'œuvre de Fauvel d'Oudeauville, suite de dissertations aussi étendues que variées sur le Paradis et l'Enfer, les diverses religions, l'histoire naturelle, la géographie, que l'un de ses neveux faisait extraire de manuscrits encore plus volumineux et dont l'éditeur annonçait même son intention de donner la suite; mais, malgré les précautions oratoires qu'il employait, cette dernière publication ne paraît pas avoir eu de succès.

« Vous y trouverez — écrivait-il en effet — une description fort exacte des lieux par où ont passé ces illustres voyageurs, ce que nos géographes anciens et modernes y ont observé de plus considérable et ce que l'histoire tant ecclésiastique que profane et la politique nous y fournissent de plus beau.

« Vous y lirez avec plaisir — lorsqu'il est parlé de la Sicile — tous ces grands exploits que nos Normands ont faits et qui font l'admiration de tous les siècles ».

Stochove eut encore le dernier mot, en fait de

succès; car deux ans après sa r en 1681, son voyage fut publié en flamand, à Bruges, avec trente-trois planches sur cuivre!

..

Citons en passant un fait qui intéresse l'histoire de la typographie normande. C'est à Caen que fut publiée pour la première fois, en 1646, la *Geographia sacra, seu Phaleg et Canaan*, de Samuel Bochart, ouvrage souvent réimprimé depuis cette date jusqu'en 1784. Né à Rouen en 1599, Bochart exerça pendant plus de quarante ans les fonctions de ministre protestant à Caen et mourut en 1667, pendant une des séances de votre académie. S'il ne visita par la Terre-Sainte, son nom mérite cependant d'être rappelé ici comme celui d'un des savants du dix-septième siècle dont les travaux ont le plus contribué au développement des études bibliques. On cite parmi ses ouvrages une *Histoire des animaux mentionnés dans l'Écriture-Sainte*, dont, plus d'un siècle après sa publication, Cuvier constatait encore la valeur. Grâce à la libéralité de son arrière-petit-fils, Guillaume Le Sueur de Colleville, la bibliothèque de Caen possède un certain nombre de volumes de la bibliothèque de Bochart, dont la plupart sont annotés de sa main.

..

Le dernier des voyageurs normands, dont nous citerons le nom, est Paul Lucas, fils d'un orfèvre, né à Rouen en 1664 et mort en 1737. Mais les motifs qui portèrent Lucas à entreprendre les voyages qu'il fit à diverses reprises en Orient furent surtout la recherche des antiquités et les études géographiques. Sa vie fut traversée par de nombreuses aventures, non moins fabuleuses parfois que les descriptions qu'il nous donne de monuments qu'il affirme avoir visités, et parmi lesquels est une pyramide haute de mille pieds. Lucas céda à Louis XIV les objets qu'il avait recueillis dans son premier voyage et reçut de ce souverain de nouvelles missions. C'est en accomplissant une de ces dernières que l'explorateur rouennais mourut à Madrid, au moment où il recherchait en Espagne des antiquités romaines, wisigothiques et sarrasines. Les voyages de Lucas furent rédigés par Fourmont et par l'abbé Banier et ont eu de nombreuses éditions, dont deux sont datées de Rouen (1723 et 1728).

..

Ainsi que nous l'avons montré, à partir du dix-septième siècle, les pèlerinages cessent de nouveau. Comme l'a écrit Louis Énault, la foi ne s'éteignit pas, mais elle se refroidit; les touristes succédèrent aux pèlerins, les savants aux chevaliers. On ne

rapporta plus de reliques de Terre-Sainte, mais des mémoires, des notes, et.... des collections.

Les tendances matérialistes de la fin du dix-huitième siècle ne firent qu'augmenter ce sentiment et, sauf Chateaubriand et quelques religieux, nous ne rencontrons plus de pèlerins avant le milieu de notre siècle. C'est alors seulement que l'on vit de nouveau des groupes de catholiques reprendre le chemin de Jérusalem et, — comme l'ont fait les quarante pèlerins de 1853 qui comptaient au moins trois Normands parmi eux (1), — renouveler les pieux voyages dont nous venons de rappeler le souvenir.

Pendant plus de trente ans, les pèlerins recommencèrent à prendre, les uns en caravane, les autres isolément, la route des Saints-Lieux jusqu'au jour où, grâce à l'initiative des religieux de l'Assomption, fut créée l'OEuvre des pèlerinages de Pénitence qui, chaque année, amène à Jérusalem, par centaines, de pieux pèlerins, parmi lesquels nous pourrions citer plus d'un des confrères qui ont pris place auprès de nous sur cette estrade (2).

Aujourd'hui, du reste, il ne faut plus, comme autrefois, risquer sa vie ou dépenser une grosse somme; un mois et quelques centaines de francs suffisent, non pour faire un voyage complet, mais

(1) Louis Énault.

(2) MM. Gaston Le Hardy, Florentin-Loriot, etc.

du moins pour parcourir la Terre-Sainte et voir ces villes dont on rapporte des impressions si profondes : Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Tibériade....

A côté des pèlerins, de nombreux savants ont également, depuis cette époque, parcouru, dans un but d'études, la Palestine et la Syrie.

En France et à l'étranger, on trouve aujourd'hui partout des sociétés dont le but est d'explorer la Palestine au point de vue historique et archéologique. Catholiques et protestants, schismatiques et israélites, tous sont groupés, et la France et l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis, la Russie et l'Italie envoient chaque année des explorateurs dont les travaux forment une bibliothèque des plus considérables renfermant des études sur l'histoire ancienne et celle du moyen âge de ce pays, qui nous est cher à tant de titres.

Je ne voudrais pas citer de noms, de peur de commettre des oublis; pourtant on m'en voudrait de ne pas rappeler ceux de Félicien de Saulcy, du duc de Luynes, du marquis de Vogüé et de Victor Guérin. Grâce aux recherches si consciencieuses de ce dernier, il n'est plus un coin de cette terre qui n'ait été étudié et ne soit souvent aussi bien connu, pour ne pas dire mieux, que certains de nos cantons français.

En même temps, d'autres érudits poursuivaient dans les archives et dans les bibliothèques la recherche de tous les documents relatifs à la Palestine,

et nous ne pouvons pas terminer cet aperçu, bien incomplet, sans mentionner les travaux de la Société de l'Orient latin, malheureusement interrompus par la mort du comte Riant, dont nous avons été pendant dix ans le collaborateur et l'ami et dont on nous permettra, en terminant, de rappeler le souvenir.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DE L'ANNÉE

Par M. E. DE BEAUREPAIRE.

MESSIEURS,

Conformément aux prescriptions de notre règlement, je viens vous présenter, sommairement, le compte-rendu de nos travaux pendant l'année académique 1893-1894.

Comme les années précédentes, je me bornerai aux points essentiels, en renvoyant pour les détails aux extraits des procès-verbaux qui seront insérés dans le *Bulletin*.

La plupart des communications qui nous ont été faites ont porté soit sur des questions d'histoire locale, soit sur des questions d'archéologie.

M. Tony Genty vous a donné lecture de deux notes relatives, l'une à une quittance délivrée, au mois de novembre 1395, par le bailli de Caen, *Richard d'Houdetot*; l'autre à un document du même genre, émané de Ogard, qui fut également